

Québec français



L'expérience des frontières dans le roman américain, d'hier à aujourd'hui

Jean Morency

Numéro 130, été 2003

La littérature américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

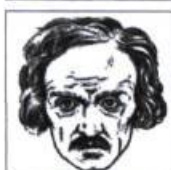
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, J. (2003). L'expérience des frontières dans le roman américain, d'hier à aujourd'hui. *Québec français*, (130), 22–24.

L'expérience des frontières dans le roman américain, d'hier à aujourd'hui

par Jean Morency*



FENIMORE COOPER

MARK TWAIN

DAVID HENRY THOREAU

NATHANIEL HAWTHORNE

HERMAN MELVILLE

EDGAR ALLAN POE

La « frontière », au sens où l'entend Frederick Jackson Turner², constitue un des thèmes majeurs de la littérature américaine. Depuis ses origines, l'aventure américaine a été vécue et pensée comme une expérience des limites (géographiques, anthropologiques, spirituelles), de telle sorte que la présence de la « frontière » est bientôt apparue comme un des fondements essentiels de l'esprit national. La culture religieuse des pionniers puritains a d'ailleurs contribué à exacerber ce sentiment que la vie dans le Nouveau Monde était intimement liée à l'expérience décisive d'une nouvelle frontière, à la fois physique et spirituelle, et à ancrer solidement ce sentiment dans les mentalités et les attitudes collectives.

L'univers imaginaire des *Leatherstocking Tales* de James Fenimore Cooper en constitue une des illustrations les plus éloquents. Dans *The Last of the Mohicans*, Natty Bumppo est un personnage qui vit dans la splendeur et la solitude du *wilderness*, dans un monde sans femmes, avec pour seuls amis des Indiens qui sont en voie de disparaître. Le destin de Natty est intimement lié au caractère mouvant et éphémère de la « frontière », en ceci que ce personnage, en favorisant l'installation progressive des populations blanches dans les espaces sauvages, contribue du même coup à l'anéantissement de son propre univers.

Quand on parle de la « frontière », on ne peut manquer de penser aussi aux romans de Mark Twain, notamment à *The Adventures of Huckleberry Finn* (1884), dont l'action se déroule elle aussi sur les marges du monde sauvage. La solitude de Natty Bumppo dans l'immensité de la Prairie correspond à celle de Huckleberry Finn sur le Mississippi, et cette solitude exprime tellement bien la condition de celui qui vit sur la « frontière » qu'elle deviendra, dans le sillage des romans de Cooper et Twain, un autre des thèmes majeurs du roman américain.

Ceci étant dit, plusieurs des premiers grands classiques américains expriment de façon moins évidente sans doute, mais d'autant plus significative, cette thématique protéiforme des frontières. Dans *Walden, or Life in*



Robert Rauschenberg, *Canyon*, 1959.
Pasadena Art Museum, Californie.

the Woods (1854), l'écrivain Henry David Thoreau se déplace ainsi à la frontière du monde habité et devient une sorte de Robinson de l'esprit, qui se mesure à la nature mais surtout à lui-même. La pensée de Thoreau s'avère ainsi une pensée de la marge, qui s'exprime aussi bien par la thématique de la fuite dans les bois que par son discours sur la désobéissance civile, popularisé par l'action politique menée par Gandhi.

Chez Nathaniel Hawthorne, cette même pensée est à l'œuvre, notamment dans *The Scarlet Letter* (1850), un roman doublement fondateur puisqu'il s'agit non seulement du premier grand chef-d'œuvre américain, mais aussi du récit programmatique de la première « frontière », celle des puritains de la Nouvelle-Angleterre. Le roman est d'ailleurs truffé d'allusions au franchissement du seuil, de la limite, de la frontière : les personnages ne cessent d'y traverser ou d'y transgresser des frontières, qu'elles soient géographiques, morales ou spirituelles.

Les romans de Herman Melville nous entraînent pour leur part vers un autre type de frontière, encore plus mouvante et radicale, celle de l'infini maritime, notamment avec *Moby Dick* (1851), une œuvre qui symbolise l'épopée américaine et en expérimente toutes les limites. Flanqué de ses lieutenants puritains, de ses harponneurs païens et de son équipage halluciné, le capitaine Achab vit sur la frontière radicale de la vie et de la mort, au seuil même de tout ce qui reste irréductiblement inhumain, étranger et indéchiffrable. Le roman regorge de motifs et de figures suggérant l'idée de la frontière, depuis l'image de l'océan (dont l'immensité rappelle celle de la prairie et dont le roulement évoque les ondulations des grandes plaines), jusqu'au schème du franchissement de la ligne, ligne invisible mais néanmoins capitale (le

moment de l'embarquement, la traversée de l'Équateur, le serment prononcé par l'équipage, tous ces gestes préfigurant la plongée dans la folie collective). Dans cette perspective, *Moby Dick* exprime admirablement l'aventure américaine et sa nature profondément auto-destructrice.

À cet égard, les analogies que présente *Moby Dick* avec *Narrative of Arthur Gordon Pym* (1837), roman d'Edgar Allan Poe, sont frappantes³ : la même obsession de la blancheur, la même fixation sur les signes à déchiffrer et la même fascination pour le lointain et pour les limites extrêmes de l'existence y sont présentes. Tandis qu'Achab pourchasse et interroge la blancheur de la baleine, Pym explore et questionne celle des contrées australes. Les deux personnages sont littéralement fascinés par l'opacité des signes et par cette ultime frontière qui est celle de l'entendement au sein d'un univers insensé. C'est d'ailleurs pourquoi le tourbillon s'avère une image essentielle dans les deux romans. Dans *Moby Dick*, le naufrage du *Pequod* se produit au sein d'un gigantesque tourbillon d'où jaillit finalement un cerceuil qui, paradoxalement, devient la planche de salut du narrateur. Dans *Narrative of Arthur Gordon Pym*, le canot dans lequel prennent place les survivants du massacre est entraîné à une vitesse folle vers le pôle sud, vers un gouffre qui menace de l'engloutir, mais où se dresse tout à coup une silhouette voilée, immense, et dont la peau est de la blancheur parfaite de la neige. Dans les deux cas, la trame romanesque débouche ainsi sur une extrême frontière, dans une contrée mystérieuse où la vie touche justement à la mort.

Tout au long du XX^e siècle, de nombreux écrivains américains vont s'inscrire dans cette thématique et cette esthétique des frontières, depuis Jack London et Ernest Hemingway jusqu'à Paul Auster, en passant par Richard Brautigan, John Hawkes, Jim Harrison et Thomas McGuane, ceci sans compter tous ceux et celles qui ont relaté l'expérience de la transgression de frontières encore plus radicales, puisque intérieures celles-là, comme William Burroughs. Dans cette perspective, l'un des romans les plus importants est *Moon Palace* (1989) de Paul Auster, qui constitue une véritable somme de toute la tradition littéraire américaine et qui raconte d'ailleurs la lente et douloureuse dérive d'un homme aux limites mêmes de la vie⁴. En racontant le voyage initiatique de Marco Stanley Fogg, Paul Auster vient réactualiser à sa façon l'expérience de la frontière absolue, telle qu'on la trouvait déjà exprimée chez Edgar Allan Poe et Herman Melville.

Il peut sembler significatif que cette thématique des frontières, exprimée admirablement dans le roman de Paul Auster, semble avoir marqué assez fortement la pensée de plusieurs écrivains qu'on peut rattacher de près ou de loin à la réalité franco-américaine, qu'il s'agisse de Jack Kerouac, auteur d'*On the Road* (1957), de Paul Theroux (*Mosquito Coast*, 1982) ou encore d'E. Annie Proulx (*The Shipping News*, 1993).

On the Road de Jack Kerouac se situe à la jonction de deux traditions : la tradition littéraire américaine (avec la présence des grands espaces de l'Ouest et l'importance structurante du mouvement dans l'espace, incarné par l'automobile dans laquelle voyagent les deux protagonistes du roman) et la tradition socioculturelle canadienne-française (l'image écrasante de la mère et le catholicisme inhibiteur, mais aussi l'attrait ressenti pour l'ailleurs et le nomadisme, attrait qui reste une donnée incontournable de l'histoire des Canadiens français). Ces deux traditions sont d'ailleurs admirablement illustrées par les deux personnages principaux du roman, Dean Moriarty (alias Neil Cassady) et Sal(vatore) Paradise (alias Jack Kerouac), le premier symbolisant l'aventurier américain, le second suggérant l'introversion canadienne-française, malgré son patronyme à consonance italienne. Le roman de Kerouac se déroule sur la frontière, mais il faut remarquer qu'il en poursuit l'horizon fuyant jusqu'à la nausée, pour finalement s'écarter de l'axe est-ouest et suivre un axe nord-sud, qui conduit celui-là jusqu'au Mexique. Les analogies avec *Moby Dick* n'en apparaissent que plus clairement, Dean étant d'ailleurs comparé au capitaine Achab tandis que Sal évoque plutôt la figure d'Ishmaël.

Un des romans les plus connus de Paul Theroux, *Mosquito Coast* (1982), reprend cette idée du déplacement vers la frontière, mais d'une frontière qui se situe désormais au sud, sur la côte du Honduras. Le personnage central du roman est un père de famille qui veut échapper au matérialisme de la société américaine et qui emporte les siens dans une folle aventure qui se transformera bientôt en cauchemar. Comme dans plusieurs romans américains, dont *Moby Dick*, l'expérience de la frontière, d'abord vécue dans l'exaltation, se termine dans la déréliction.

Dans *The Shipping News* (1993), un roman d'E. Annie Proulx, le protagoniste, un personnage au départ assez falot qui porte le nom de Quoyle, quitte à son tour la civilisation (façon de parler : il ne s'agit que du nord de l'État de New York), mais il le fait pour gagner une frontière encore plus radicale que celle du roman de Theroux. Quoyle prend en effet la direction de la grande péninsule qui se déploie au nord-ouest de Terre-Neuve, le pays de ses ancêtres. Il aboutit ainsi dans un décor de bout du monde, un pays sauvage et déshérité, mais où, paradoxalement, il aura la chance de recommencer sa vie. Dans ce roman, la frontière est partout et elle prend des formes multiples, qu'elles soient de nature géographique (comme les espaces désolés du nord, ou encore l'océan omniprésent, ce qui nous renvoie une fois de plus à Poe et Melville) ou même métaphysique.

L'action du roman se déroule en effet dans les marges extrêmes de l'existence, sur une espèce de frontière où les limites de la vie et de la mort sont infiniment fragiles et perméables. Même si la tonalité du roman est réaliste, le personnage de Bunny, une des deux filles de Quoyle, semble doté de pouvoirs suprasensibles (un peu



PAUL AUSTER
JACK KEROUAC
PAUL THEROUX

comme la petite Pearl inventée par Hawthorne). Bunny est ainsi en mesure de voir des choses invisibles ou encore de prédire certains événements, comme la catastrophe qui va emporter la vieille maison ancestrale. Un des moments forts du roman est celui où Bunny assiste, comme elle le dit, à la *réveillée* au corps de Jack Buggit, le propriétaire de l'hebdomadaire *The Shipping News*, que tout le monde croit mort, mais qui se réveille justement pendant sa propre veillée funèbre (notons encore une fois la coïncidence de la vie et de la mort, comme chez Melville et Poe). Bunny vit simultanément dans deux ordres de réalité, le visible et l'invisible, un peu à l'exemple de ce coin de Terre-Neuve où elle habite, qui ressemble vraiment à l'ultime frontière.

On le voit, autant Kerouac que Theroux et Proulx ont réactivé de façon décisive et originale la thématique de la frontière. Ils ont déplacé cette dernière soit au sud (le Mexique, le Honduras), soit au nord (Terre-Neuve), pour la doter de nouvelles dimensions qui lui étaient intrinsèques mais qui restaient néanmoins cachées. Dans une certaine mesure, ils ont dépouillé la frontière d'une partie de la violence qui la caractérisait jusque-là pour en faire un mode d'accès à la révélation de soi et à la régénération. C'est ainsi qu'on peut mesurer l'apport original de ces écrivains d'origine franco-américaine à la tradition littéraire de leur pays.

* Professeur de littérature, Université de Moncton (Nouveau-Brunswick)

Notes

- 1 Ce texte constitue la version abrégée d'un texte à paraître dans *Frontières et altérité dans les Amériques*, sous la direction de Jean-François Côté et Emmanuelle Tremblay.
- 2 Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History*, New York, Dover Publications, 1996 [1920].

Gertrude Stein

Fille d'un Allemand juif, Gertrude Stein naît en 1874 en Pennsylvanie. Elle étudie la psychologie à l'Université de Radcliffe à Cambridge où elle travaille avec le renommé William James avec lequel elle expérimente l'écriture automatique. Dès 1903, elle s'installe à Paris avec son frère Léo, un critique d'art très réputé.



Ensemble, ils transforment leur maison en salon où ils accueillent les artistes d'avant-garde dans la période de l'entre-deux-guerres. Ils s'intéressent spécialement au cubisme et à toute forme de renouveau dans l'art en général. L'influence du cubisme est palpable dans les œuvres littéraires de Gertrude Stein, tout particulièrement dans son recueil de poésie *Tender Buttons* (1914) qui est caractérisé par la répétition et la fragmentation. Son premier roman, *Three Lives (Trois vies)*, (1914), qui raconte l'histoire de trois ouvrières, ne trouve pas l'approbation des critiques et des lecteurs. Il en est de même pour *The Making of America* (1925), son roman le plus moderne et le plus influencé par le cubisme, qui fut jugé trop obscur. Avec *The Autobiography of Alice B. Toklas (Autobiographie d'Alice Toklas)*, (1933), Gertrude Stein réussit à atteindre un large public. En utilisant la figure d'Alice B. Toklas, sa secrétaire et son amante, elle dresse en fait son autobiographie dans le but de témoigner sur son expérience de Juive, d'Allemande et d'homosexuelle dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. Toujours à la recherche de nouvelles techniques et d'un mariage de tous les arts, elle n'a jamais pu trouver, sauf peut-être pour son autobiographie, un vaste public pour apprécier ses œuvres. En 1946, elle succombe à un cancer qui l'affaiblissait depuis un an.

- 3 Jean Morency et Isabelle Cossette, « De Poe à Melville et Crémazie : l'imaginaire de la fin et la naissance de la littérature en Amérique du Nord », dans Jean-François Chassay, Jean-François Côté et Bertrand Gervais (dir.), *Edgar Poe. Une pensée de la fin*, Montréal, Liber, 2001, p. 93-107.
- 4 Pierre-Yves Petillon, *Histoire de la littérature américaine. Notre demi-siècle 1939-1989*, Paris, Fayard, 1992, p. 689-695 ; Jean-François Chassay, « Les frontières du hasard : de la fiction à l'histoire », *Tangence*, 43 (mars 1994), p. 51-67.

Bibliographie des œuvres citées

- Auster, Paul, *Moon Palace*, New York, Viking, 1989.
- Banks, Russel, *Continental Drift*, New York, Harper & Row, 1985.
- Cooper, James Fenimore, *The Leatherstocking Tales*, New York, Literary Classics of the United States, 1985.
- Hawkes, John, *Adventures in the Alaskan Skin Trade*, New York, Simon and Schuster, 1985.
- Hawthorne, Nathaniel, *Novels*, New York, Literary Classics of the United States, 1985.
- Kerouac, Jack, *On the Road*, New York, Viking Press, 1957.
- Melville, Herman, *Moby Dick*, New York, Norton, 2002 [1851].
- Poe, Edgar Allan, *Narrative of Arthur Gordon Pym*, New York, Penguin Books, 1999 [1837].
- Proulx, E. Annie, *The Shipping News*, New York, Simon & Schuster, 1993.
- Theroux, Paul, *The Mosquito Coast*, New York, Houghton Mifflin, 1982.
- Thoreau, Henry David, *Prose Works*, New York, Literary Classics of the United States, 1985 [1854].
- Twain, Mark *The Adventures of Huckleberry Finn*, London, Penguin Books, 1994 [1884].

Lula Carson McCuller



Née en 1917, à Columbus en Georgie, Lula Carson McCuller semble prédestinée à la musique. Sa mère mélomane lui transmet son amour du piano et dès l'âge de 17 ans, elle s'installe à New York pour devenir

concertiste. Cependant, elle choisit plutôt d'étudier en création littéraire. En 1940, elle écrit son premier roman, *The Heart is a Lonely Hunter (Le cœur est un chasseur solitaire)*, qui donne le ton aux œuvres qui suivront, dont *The Member of the Wedding (Frankie Adams)*, (1946) qui est joué à Broadway à plus de cinq cents représentations. Ses romans psychologiques décrivent le Sud américain où elle a vécu sa jeunesse. Les personnages, accablés par la solitude, évoluent dans un monde cruel qui éteint tout espoir. Carson McCuller elle-même n'a pas eu une vie facile. Malade dès son enfance, elle a toujours eu des capacités physiques limitées. En 1948, elle survit à une tentative de suicide suite à une dépression en rapport avec son mariage boiteux avec Reeves McCuller, qui meurt d'une surdose de calmants en 1953. En 1967, elle décède suite à une hémorragie au cerveau.